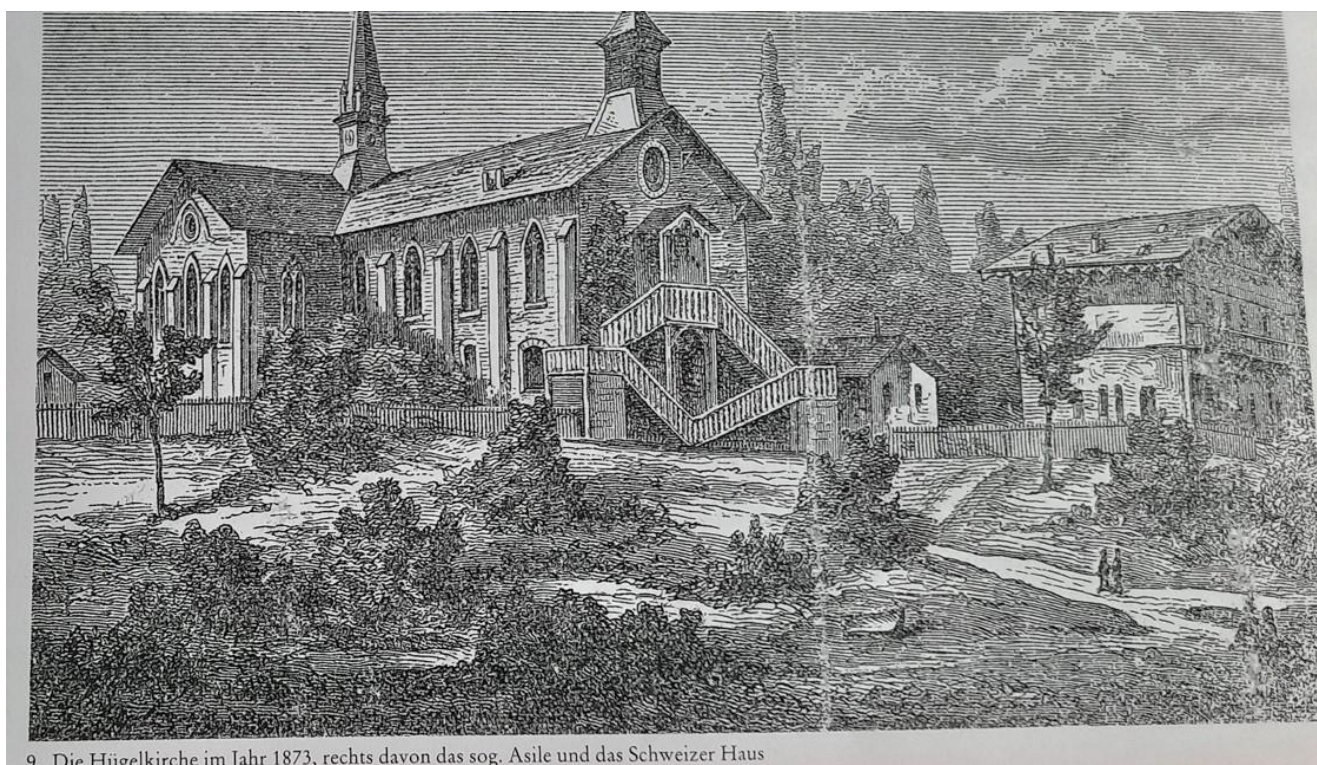


Les origines de la « Sainte Colline » : Friedrich von Bodelschwingh, fondateur de « L'église de la Colline » (*Hügelkirche*)*

Joost van Rossum



9. Die Hügelkirche im Jahr 1873, rechts davon das sog. Asile und das Schweizer Haus

Hügelkirche

Les nombreuses personnes qui visitent cet endroit sont souvent impressionnées par son cadre verdoyant et l'atmosphère paisible. Parfois ils disent, à la vue de notre petite église : « C'est joli, typiquement russe ! ». Mais ils ne savent pas que c'est un pasteur luthérien et allemand, Friedrich von Bodelschwingh (1831-1910) qui l'a fait construire dans les années soixante du XIXe siècle.

Les Allemands à Paris

Au XIXe siècle Paris devient un centre important pour les émigrés allemands. Parmi eux se trouvent des intellectuels, comme Heinrich Heine et Karl Marx, qui avaient quitté l'Allemagne pour des raisons politiques, en raison de la censure stricte qui s'exerçait dans leur patrie à cette époque. Mais la majorité de ces émigrés étaient des villageois de la campagne qui n'avaient pas réussi à trouver de travail dans leur pays. C'est pourquoi ils étaient attirés par la grande ville de Paris pour y chercher du travail. La plupart d'eux ne trouvait que des travaux très simples, comme celui de balayeur ou de chiffonnier. Parfois ils avaient l'intention

* Exposé prononcé à l'occasion du centenaire de la paroisse de l'église Saint-Serge à Paris, le 13 octobre 2024.

d'y rester pour le reste de leur vie, ou bien ils gardaient toujours l'espoir de retourner dans leur patrie après avoir gagné suffisamment d'argent. Leur vie à Paris était dure : la sécurité sociale n'existait pas à cette époque, et même les enfants et les femmes devaient travailler dans des usines ou aider à vendre des chiffons et balayer les rues, pour gagner un peu d'argent. Pour eux il n'y avait pas des jours fériés, il était considéré normal de travailler les dimanches et les jours de fête.

La ville même de Paris n'était certainement pas un paradis sur terre à cette époque. Avant les travaux commencés par baron Hausmann en 1855, la ville de Paris avait gardé le caractère d'une ville médiévale, pleine de petites ruelles sans éclairage public ni réseau d'égouts. Les maisons dans ces ruelles étaient bondées et manquaient des dispositions hygiéniques les plus élémentaires. C'est pourquoi il y avait régulièrement des épidémies, comme le choléra ou la variole, dans les quartiers les plus surpeuplés.¹

C'était le pasteur luthérien Louis Meyer (1809-1867) qui commença à organiser des activités sociales dans un des quartiers les plus pauvres, les plus laids et tristes de Paris, le faubourg Saint-Marcel (au sud-est de la place où se trouve maintenant le Panthéon, entre les 5^{ème} et 13^{ème} arrondissements.)² Il était connu sous le nom « faubourg souffrant », à cause de la condition misérable de ses habitants.³ Parmi eux se trouvaient aussi beaucoup d'Allemands pauvres. Ce quartier devient le centre d'activités sociales, et pas seulement pour les Allemands. Le premier souci du pasteur Meyer était l'éducation des enfants. Il y fonda des écoles et un orphelinat.⁴

En 1840 Meyer fonde la « Mission évangélique des Allemands à Paris », ou en bref « Mission allemande ». En 1858 le jeune théologien Friedrich von Bodelschwingh, invité par le pasteur Meyer, arrive à Paris, après avoir terminé ses études, pour y travailler pendant un semestre.⁵

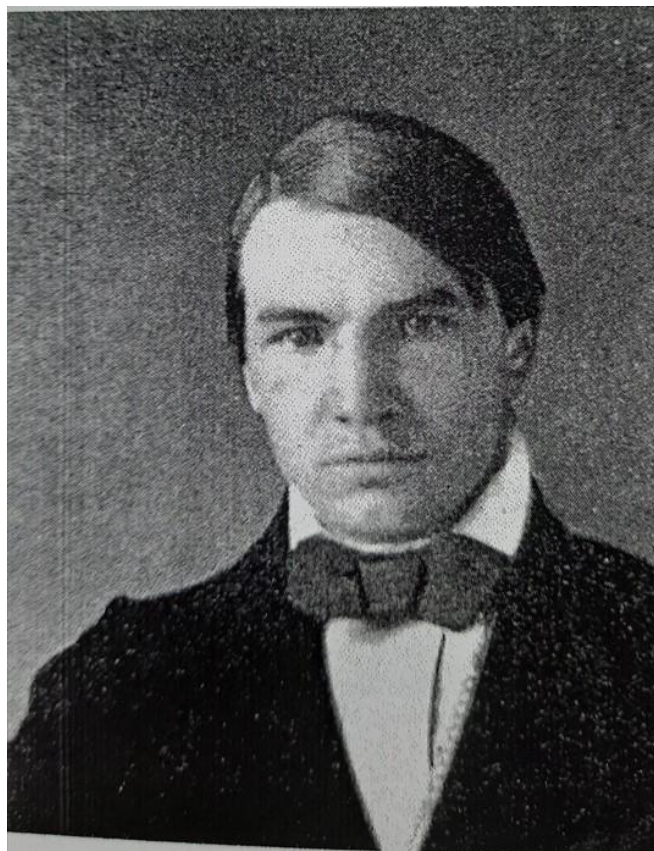
¹ Wilhelm von der Recke (éd.), *Fluctuat nec mergitur. Deutsche Evangelische Christuskirche Paris, 1894-1994. Beiträge zur Geschichte der lutherischen Gemeinden deutscher Sprache in Paris und in Frankreich*, Sigmaringen: Jan Thorbecke Verlag, 1994, p. 40 ; Martin Gerhardt, *Friedrich von Bodelschwingh. Ein Lebensbild aus der deutschen Kirchengeschichte*, vol. 1, « Werden und Reifen », Bethel, 1950, p. 247.

²«Faubourg»: les quartiers dans la périphérie de la ville: voir *Wikipédia*, «Anciens faubourgs de Paris»; «La petite histoire des faubourgs parisiens », <https://www.pariszigzag.fr>

³*Wikipédia*, «Faubourg Saint-Marcel (quartier de Paris)».

⁴*Fluctuat*, p. 42.

⁵*Ibid.*, p. 43-50.



Le jeune Bodelschwingh

Friedrich von Bodelschwingh

Friedrich von Bodelschwingh était né dans une famille noble de Westphalie. Son père Ernst von Bodelschwingh était ministre de finances de Prusse. Grâce aux contacts de sa famille avec les Hohenzollern, Friedrich est dans son enfance un compagnon de jeu du futur empereur allemand Frédéric III. Il sera monarchiste toute sa vie.

Après son éducation secondaire (Gymnasium), Friedrich s'inscrit à la faculté de philosophie à Berlin. Mais l'étude purement intellectuelle ne le satisfait pas, et il va suivre une formation en agriculture. Ce fait dit quelque chose de sa personnalité. C'est la vie, c'est-à-dire, la vie pratique, qui compte pour lui en premier lieu. Finalement il décide d'étudier la théologie, sans savoir encore comment mettre en pratique sa vocation religieuse. Après avoir terminé ses études de théologie il décide de devenir missionnaire. Il était prêt pour aller à Inde.⁶ Mais un jour il rencontre le pasteur Meyer, qui lui parle de la Mission allemande à Paris et de son travail avec les enfants pauvres. Voyant que cela faisait une profonde impression sur le jeune théologien, il l'invite à venir à Paris pour l'aider pour six mois.⁷ Ce séjour à Paris va s'étendre

⁶Gerhardt, *Bodelschwingh*, p. 172.

⁷Ibid., p. 215.

finalement à six ans.

Dès le début le jeune Bodelschwingh se révèle être un homme d'action. Cela se voit dans le fait que, avant de partir pour la France, il commence déjà à faire des collectes au profit de la Mission allemande. Il va continuer à le faire, même quand il sera retourné dans sa patrie après son séjour de six ans à Paris.⁸ On a fait remarquer qu'il peut être considéré comme l'inventeur du *fundraising*, une technique de collecte de fonds qui ne s'intéresse pas qu'aux seuls grands donateurs, mais qui associe aussi une multitude de petits donateurs et qui essaie de construire une relation avec eux au travers de lettres de remerciements et de les encourager à organiser des fonds permanents. Il a été aussi un champion du *lobbying*, en réussissant à convaincre le gouvernement de compléter le financement de ses institutions. Sa réputation s'était tellement répandue, même beaucoup plus tard après sa mort, que Theodor Heuss, le premier Président de la République Fédérale d'Allemagne (Bundespräsident, 1949-1959) le surnomma «le mendiant le plus ingénieux que l'Allemagne ait jamais vu».⁹ Or c'est à Paris qu'il commence à trouver sa vraie vocation, c'est-à-dire à combiner sa profonde foi chrétienne avec sa compassion pour le prochain, en particulier les hommes les plus démunis, en utilisant ses talents extraordinaires pour l'organisation et en faisant face aux problèmes pratiques. Quand Bodelschwingh arriva à Paris en 1858 les travaux de Hausmann avaient déjà commencé. A cause de la construction des grands boulevards et de la disparition des petites ruelles où habitaient les pauvres, ceux-ci étaient forcés de déménager à la périphérie de la ville.¹⁰ Cela explique la présence d'émigrés allemands pauvres dans les quartiers au nord de la ville. La Mission allemande, qui était parfaitement au courant des talents d'organisation du jeune pasteur Bodelschwingh, le chargea de la tâche de fonder une mission semblable à celle de Saint-Marcel, au nord de la ville. Il s'installa à Montmartre (à l'époque encore un village, avant d'être intégré à la ville en 1860) et commença d'abord à s'occuper des enfants allemands qu'il trouvait dans les rues. Il est touchant de lire ses mémoires sur ce sujet. Ses premiers élèves furent deux jeunes filles, âgées de sept et dix ans. Au lieu de commencer par leur enseigner l'alphabet, il commença à leur parler du Christ et de sa mort sur la Croix. Les deux petites étaient visiblement impressionnées par ce discours de leur nouveau maître. Et peu à peu d'autres enfants arrivèrent qui se laissèrent emporter par les leçons du jeune Bodelschwingh. Citons ses propres mots :

C'était une belle matinée au printemps de l'an 1858, quand deux jeunes filles en costume de La Hesse (Hessen), âgées de sept et dix ans environ, montèrent la rampe raide de la colline de Montmartre et entrèrent dans la grande maison où j'habitais. Elles venaient du faubourg Batignolles, qui est séparé de Montmartre par le cimetière. Batignolles est un des faubourgs les plus riches au nord de Paris, mais là il se trouve aussi de pauvres ruelles et impasses où habitaient nos pauvres balayeurs et chiffonniers allemands. Les deux petites

⁸ Gerhardt, *Bodelschwing*, p. 215; *Wikipédia*, «Friedrich von Bodelschwingh, père ».

⁹*Fluctuat*, p. 49; *Wikipédia*, *ibid*.

¹⁰*Fluctuat*, p. 45.

filles habitaient avec leurs parents dans une de ces pauvres et sombres ruelles. Je les avais trouvées l'autre jour pendant ma première exploration de Montmartre et j'avais reconnu leur costume traditionnel de La Hesse. Elles me menèrent à leurs parents, qui me parlèrent de leur souci pour leurs enfants, car elles n'avaient pas l'occasion de fréquenter l'école. L'école la plus proche était loin du quartier où ils habitaient. C'est pourquoi je leur ai proposé de venir chez moi afin de m'occuper de leur éducation. Le Comité de la Mission allemande m'avait chargé de m'occuper des membres de l'Eglise allemande dans les quartiers au nord de Paris, c'est-à-dire non seulement en ce qui concerne la prédication et le ministère des sacrements, mais aussi l'éducation des enfants. Mais comment trouver les allemands pauvres dans les faubourgs au nord de Paris ? Je m'étais installé à Montmartre car je pensais que c'était le centre des faubourgs au nord de Paris. J'avais arrangé une de mes deux chambres en école et en chapelle. Au dessus de l'harmonium j'avais pendu au mur une image du Christ crucifié. Ainsi tout était prêt pour recevoir mes premiers visiteurs. Ce fut pour moi un moment inoubliable quand j'ai fait joindre les mains des deux petites filles pour la prière. Je ne sais pourquoi, mais ce fut pour moi un moment autant solennel, que si je faisais pour la première fois mon sermon dans une grande église paroissiale devant un millier d'auditeurs quand je commençais à parler à ces deux petites, en leur montrant cette belle image de l'Homme à la couronne d'épines, qui fut crucifié pour nos péchés. L'impression que ma petite narration (et maladroite, car je n'avais pas l'habitude de parler des mystères de la Croix aux enfants) a faite sur la plus jeune des deux filles était tellement puissante, que j'étais saisi moi-même par une grande émotion. La petite aux yeux sombres regardait encore et encore, avec une expression indescriptible de compassion et de tendresse, l'image et moi, et parfois une grande larme roulait le long de ses joues brunes.

Cette histoire peut sembler un peu ridicule. Mais pour moi, prêcher la Croix du Seigneur est une chose sérieuse, en particulier quand on est encore un jeune homme et quand on le fait pour la première fois, ici à Paris. J'avais le même sentiment que j'eus il y a quelques semaines quand le train arriva à Gare du Nord tard dans la soirée et que le conducteur annonça « Paris », un mot qui faisait peur au jeune nouveau venu. J'ai dû fermer mes yeux fermement, quand le fiacre faisait le long voyage dans la ville, tellement j'étais effrayé par les grands boulevards illuminés et la foule hétérogène de personnes qui s'y déplaçait jusque tard dans la nuit. « Donc ici le pauvre homme doit prêcher la Croix du Christ », je pensais, « comment cela va se passer ? ». L'université n'a pas préparé les jeunes étudiants à annoncer l'Évangile d'une façon vivante et joyeuse. De plus en plus j'avais déjà perdu la joie de prêcher l'Évangile du Christ. Les études avaient introduit tellement de confusion dans la tête et j'étais tellement assailli de doutes en ce qui concerne les vérités essentielles du christianisme, que je ne savais pas comment je pourrais prêcher en bonne conscience. Cependant, le fait que je sois chargé de m'occuper en particulier des enfants les plus pauvres, m'a encouragé à accepter cette proposition avec joie. Car je pensais : « Tu vas voir de ta propre expérience, ce que tu pourras dire à ce pauvre enfant sur l'Évangile. Cela te donnera du courage pour continuer cette mission. » Sans doute, la chose la plus pénible qui

puisse arriver à un fils d'homme sur cette terre, est la perte de la foi, et cela concerne en particulier un prédicateur dont la foi est ébranlée. L'espoir de sortir de cette crise m'a incité à aller à Paris.¹¹

Il y a deux choses intéressantes qui m'ont frappé en lisant ce texte : d'abord en ce qui concerne la théologie protestante et en particulier luthérienne de cette époque, ainsi que la théologie de Bodelschwingh lui-même, et deuxièmement la crise spirituelle dont il parle dans ce texte. Martin Gerhardt écrit dans sa biographie de Friedrich von Bodelschwingh que ses sermons trahissent une forte influence du piétisme allemand, c'est-à-dire une piété affective centrée sur la croix et les passions du Christ. Le prédicateur aime à évoquer pour ses auditeurs tous les détails de la souffrance du Christ afin de toucher leurs âmes et ainsi de transmettre le sens du mystère de la Croix. Cela se voit aussi dans le texte que nous avons cité. Cependant Gerhardt ajoute que Bodelschwingh n'est pas tenté de devenir « sentimental » et qu'il réussit à garder la sobriété biblique.¹²

Un orthodoxe qui lit ce texte, se sent plongé dans un autre monde spirituel. En effet, pour les Orthodoxes qui vont s'installer sur la Colline après le départ des Allemands, c'est surtout la joie de la Résurrection du Christ qui est centrale dans les célébrations liturgiques. Aux matines du dimanche ils chantent : « Par la Croix la joie est venue dans le monde entier ». L'iconographie orthodoxe ne montre pas « l'Homme de douleurs » sur la Croix, avec toute l'agonie de ses souffrances, mais le Christ divin, le « Roi de Gloire ».

Deuxièmement, on lit que le jeune Bodelschwingh se trouvait dans une crise religieuse. Les études théologiques l'ont rendu sceptique, il avait perdu la foi simple de son enfance. Il ressentait une grande distance entre la théologie académique et sa propre religiosité. Et il en souffrait.

Continuons ce texte émouvant :

Le cher lecteur comprend maintenant que cette première heure avec les deux enfants de la rue était une heure importante et que mon cœur, après leur départ, exultait. Je savais à présent ce que la Croix signifie pour moi. Je pouvais de nouveau prêcher avec joie. Depuis cette heure je n'ai plus eu de doutes. Par la miséricorde de Dieu j'ai pu avoir encore plus d'expériences. J'avais demandé aux filles au moment où elles partaient, de ne pas revenir chez moi seules, mais d'amener avec elles aussi d'autres amis de la rue. Et en effet, elles tinrent leur promesse.

¹¹Friedrich von Bodelschwingh, «Aus den Erinnerungen eines Pariser Missionspredigers», *Das Schifflein Christi*, 2. Jahrgang, April 1865, 71-75. Cité dans *Fluctuat*, 392-395 (je présente une traduction abrégée).

¹² Gerhardt, *Bodelschwingh*, p. 305 : « Seine Verkündigung ist von einer Christusinnigkeit getragen, die ihre Herkunft aus dem Pietismus, besonders in seiner schwäbischen Ausprägung, nicht verleugnet (...) Die weichen Töne, die er in der Predigt vom ' lieben Heiland' bisweilen anschlägt, lassen doch niemals den Eindruck unmännlicher Sentimentalität aufkommen... » :« Sa prédication est inspirée par un profond amour pour le Christ, qui trahit ses origines dans le piétisme, en particulier dans sa forme souabe (...) Les tons tendres qu'il parfois utilise dans ses sermons, comme ' mon doux Sauveur', ne suggèrent pas une sentimentalité efféminée». On trouve le même atmosphère de ce piétisme allemand dans les textes de la « Passion de Saint Matthieu » de Jean-Sebastien Bach (J.v.R.).

Le lendemain elles se trouvèrent encore une fois devant ma porte, essoufflées et transpirantes, mais avec des visages triomphants, en tenant fermement un petit gamin de six ans environ. Elles ne l'avaient pas amené sans problèmes. Plusieurs fois il réussit à s'échapper et elles durent le rattraper de nouveau. Je dois avouer que le comportement de ce petit ami fut bénéfique, car il modérait la joie excessive que j'avais ressentie la veille et il m'aida à retrouver la sobriété nécessaire. Au début le petit ne donnait pas l'impression de s'intéresser à la Croix du Christ, il préférait être avec ses amis dans la rue. De plus, je ne veux pas passer sous silence, que plusieurs enfants, garçons et filles, qui venaient chez moi étaient plus attirés par la vie dans la rue que par l'école et ils ne donnaient pas l'impression de s'intéresser à ce que je leur racontais sur la Croix. Mais en général ce début de ma mission dépassait toutes mes prières et espoirs. Il n'était plus nécessaire d'aller dans la rue pour trouver des enfants, car de jour en jour le nombre de mes petits hôtes commençait à croître. L'un amenait l'autre. Toujours de nouveaux enfants frappaient à ma porte. Je gardais ma première méthode. Nous commençons par chanter une hymne religieuse. Ensuite j'expliquais l'image de la Croix : les clous, la couronne d'épines, les souffrances du Christ provoquaient toujours la compassion la plus fervente chez quelques-uns des nouveaux venus ; et parmi les autres, qui connaissaient déjà cette histoire, il y en avait qui l'écoutaient de nouveau avec un plus grand intérêt. Ils ne venaient pas seulement de Montmartre, mais aussi de La Villette et même de Courcelles et du Faubourg Saint-Honoré. Après quelques semaines mon appartement était devenu trop petit pour réunir tous ces enfants et j'étais enclin à m'énerver quand des enfants pour la première fois frappaient à la porte.

Mais je considérais cela surtout comme un grand miracle. J'y voyais l'accomplissement de la promesse du Seigneur : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes. » Jean 12 : 32. L'attraction miraculeuse de la Croix du Seigneur m'était devenue claire, et j'allais voir dans ce beau printemps de ma prédication de l'Évangile, après ce début béni, encore beaucoup d'yeux tendres de ces enfants qui commençaient à briller ou être remplis de larmes quand ils écoutaient les récits les plus simples sur l'amour du Christ, qui nous a aimés jusqu'à la mort sur la Croix.

Ah, je comprends mieux maintenant qu'à la fin tout cela est relatif. Cette larme ne va pas rester. Je sais que beaucoup de ces enfants qui m'ont aidé à retrouver ma propre foi, ont recommencé à aimer les choses de ce monde et ont renoncé à penser à la Croix. Néanmoins une larme, une larme d'un enfant pauvre, qui pleure pour la douleur aiguë du Christ, est une chose extraordinaire dans cette ville vertigineuse et elle a un poids plus grand que l'on ne peut imaginer dans la balance divine.

Bientôt les deux chambres qu'il habitait à Montmartre n'offrirent plus suffisamment d'espace pour accueillir les enfants. Il cherche un autre lieu pour fonder une école. Du fait que les enfants n'habitaient pas dans les quartiers de Paris autour de Montmartre, mais dans les faubourgs, comme celui de La Villette et de Belleville, il chercha un nouvel espace pour y habiter et y installer une nouvelle branche de la Mission allemande au nord de Paris. Il le trouva sur une colline dans La Villette, qui était vide et couverte d'arbres, habituellement désignée comme « la colline verte ». Il racontera plus tard comment, étant fatigué après avoir monté cette colline pour s'y reposer, après une longue promenade dans la chaleur, il fut

impressionné par l'atmosphère tranquille et sereine qui y régnait. Il sentait autour de lui une douce et agréable brise. Quelques enfants pauvres y jouaient ensemble paisiblement. Et à coup ce fut comme si une voix lui disait : « Dieser Hügel gehört dem Herrn » (Cette colline appartient au Seigneur).¹³ Ensuite il chercha le propriétaire qui ne voulut pas encore la vendre mais lui proposa de la louer. Dans ces circonstances il n'était pas encore possible de penser à ériger des bâtiments solides, donc il laissa construire une simple maison en bois qui comporte deux chambres, où il pourra vivre avec un autre professeur, Heinrich Witt, qui va le rejoindre. Les mêmes chambres devaient servir de salle de classe et de temple protestant pour le culte de dimanche.¹⁴ Bientôt une deuxième maison fut construite pour lui-même et l'autre professeur avec sa femme. Une veuve préparait des repas pour les enfants de l'école. Quelques diaconesses s'occupaient des pauvres et des malades de la paroisse. L'espace sous le toit servait d'hôtellerie qui accueillait parfois des individus louches qui feront peur à l'épouse de Friedrich von Bodelschwingh. La première maison était utilisée comme école maternelle pour les plus petits.¹⁵ De plus quelques autres petites maisons furent construites selon le modèle de la maison de Bodelschwingh et son collègue, pour héberger quelques familles pauvres. La colline devint « une petite colonie allemande » comme il disait.¹⁶ Cependant au centre de la Mission allemande sur la colline il y avait, outre les offices religieux dans l'église, l'enseignement. C'est difficile d'avoir une idée de la méthode d'enseignement dans cette école. Les sources que j'ai consultées ne donnent aucune information détaillée. Il est évident que cela devait être fait au niveau le plus élémentaire. Dans la biographie de Friedrich von Bodelschwingh on lit que pour un grand nombre d'enfants il était difficile de venir régulièrement, car ils étaient obligés d'aider les parents au travail dans la rue ou travailler en usine. Souvent ils étaient déjà épuisés après avoir travaillé très tôt le matin. Les longues distances de leur maison à l'école n'encourageaient pas à venir régulièrement. Comment une bonne structure d'enseignement est-elle possible dans ces circonstances ? De plus, beaucoup de ces enfants avaient commencé à oublier leur langue maternelle... Une chose est sûre : l'instruction religieuse et l'enseignement de la Bible y occupait une place centrale. De plus, les deux professeurs se montraient de vrais pédagogues, qui étaient capables de gagner la confiance de ces enfants pauvres.¹⁷

En 1860 le faubourg La Villette devient partie de la ville de Paris. En conséquence le maire de ce district ordonna que l'école, sur la colline, offre plus d'espace pour les élèves, car selon la loi de la ville elle était trop petite par rapport au nombre croissant d'enfants. Sinon le maire serait obligé de fermer l'école. Entre-temps il fut possible d'acheter définitivement le

¹³ Gerhardt, *Bodelschwingh* », p. 259.

¹⁴ Gerhardt, *Bodelschwingh*, p. 262, 265. Friedrich von Bodelschwingh, *Briefwechsel*, vol.1 (1852–1860, éd. Alfred Adam, Bethel, 1966), p. 10s : Lettre à sa mère, 8 novembre 1858.

¹⁵ Gerhardt, *Bodelschwingh*, p. 274. *Fluctuat*, 320s.

¹⁶ *ibid.*, p. 296.

¹⁷ *ibid.*, p. 269.

terrain. C'est pourquoi il fut décidé de construire un nouveau bâtiment plus grand et plus solide pour héberger une école et une église, avec l'aide de donations.¹⁸ C'est le bâtiment qu'on voit maintenant. Une cloche fut offerte par une riche comtesse. On réussit à acheter un petit orgue, déjà utilisé, à Francfort qui sera remplacé plus tard, en 1914, par un nouvel orgue, juste quelque mois avant la fermeture du bâtiment et de l'église, et par conséquent, le départ des habitants de la colline.¹⁹ En août 1861, a eu lieu la cérémonie de la pose de la première pierre.



L'église, extérieur et intérieur

¹⁸Ibid., p. 296.

¹⁹Ibid., p. 298, p.300.

En décembre 1861 la petite église au premier étage fut officiellement inaugurée, avec l'école au rez-de-chaussée.²⁰ La chose intéressante est que presque tout cela fut financé avec l'argent des collectes que Bodelschwingh fit en Allemagne et, en plus, par ses propres moyens. Or les mots de Theodor Heuss qui le qualifiait de « mendiant le plus ingénieux (*genialer Bettler*) » ne sont certainement pas une exagération ! Dans la même année, 1861, sa femme Ida (ils s'étaient mariés en 1860) vint d'Allemagne pour le rejoindre dans sa petite maison.²¹



Bodelschwingh avec sa femme

La Mission sur la colline continue à se développer. En 1863 un professeur venu d'Alsace va s'occuper de l'enseignement en français pour les enfants qui avaient complètement perdu le

²⁰ibid.,p. 297, p. 300. *Fluctuat*, p. 47, p. 378. L'histoire la plus détaillée de « l'église sur la colline à Paris » dans cette période a été écrite par Friedrich Bansa, *Die deutsche Hügelmairie in Paris 1858-1908. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen evangelischen Auslandsdiaspora*, Berlin 1908. Malheureusement je n'ai pu consulter ce livre.

²¹*Fluctuat*, p. 49, p. 320

contact avec leur langue maternelle. La mission sur la colline était devenue bilingue et la « Deutsche Mission » était rebaptisée « Deutsch-Französische Mission ». Les dimanches il y avait deux offices religieux dans l'église sur la colline, l'un en allemand et l'autre en français, célébré par un pasteur français.²² Cependant, en 1864 Bodelschwingh décida de retourner en Allemagne, car sa femme, dont la santé n'était pas optimale, n'arrivait pas à s'adapter à la vie bouillonnante de la colline.²³ Elle se plaint dans ses lettres qu'il lui manque une vie familiale régulière, souvent elle se trouve seule avec les enfants, son mari étant trop occupé par les affaires de la Mission.²⁴ Mais jusqu'à sa mort en 1910 Bodelschwingh continua à garder les contacts avec sa « colline verte », comme il aimait le dire. Nous ne pouvons pas prolonger ici le chemin de vie du pasteur Bodelschwingh et suivre toutes ses activités extraordinaires sur le plan social, pastoral et missionnaire après son départ pour l'Allemagne.

La Colline après le départ de Bodelschwingh

Après le départ des Von Bodelschwingh, la vie de la Mission allemande sur la colline, avec son église et ses écoles, continua, mais cela ne sera pas sans épreuves. La guerre franco-allemande, 1870-1871, eut des conséquences pour la vie sur la Colline. La situation en automne 1870 est décrite dans le journal périodique de l'Hügelkirche de la façon suivante :

Les écoles allemandes [les écoles pour les filles et les garçons, et pour les plus petits] furent fermées et le professeur francophone, M. Wagner, resta le seul représentant de notre église sur la Colline. Avec une grande énergie il défendit nos institutions ecclésiastiques contre le peuple [français], qui était irrité par la guerre et par le malheur, et qui se comportait de façon d'autant plus hostile envers nous, qu'il considérait nos écoles et notre église comme des institutions de l'ennemi et un foyer d'espionnage. Un jour une troupe de la garde nationale aux visages méchants arriva, ils parcoururent tous les bâtiments sans rien trouver de suspect. Ensuite ils les confisquèrent pour servir de chambres d'hôpital. Ils mirent des lits dans les salles des écoles, un médecin s'installa dans le presbytère avec ses assistants ; et l'école pour les petits avec une autre salle devint le quartier général de la Garde nationale où on stockait des armes et des munitions. Notre belle et tranquille Colline était devenue un camp de guerre, et les quelques habitants qui y étaient restés devinrent les victimes des innombrables obstructions que le professeur réussissait à bloquer avec le plus grand effort.²⁵

²²Gerhardt, *Bodelschwingh*, p. 302.

Fluctuat, p.47: «L'école contenait une division allemande et française et comptait 300 enfants. La paroisse comptait 4-5000 membres, des allemands et des français, qui habitaient ce quartier. »

Ibid. p. 321 : « En 1863 l'équipe de la Colline était composée de deux pasteurs [Bodelschwingh et le pasteur français], deux enseignants [Bodelschwingh et Witt], quatre enseignantes, une infirmière avec son aide, et plusieurs bénévoles, surtout des femmes. »

²³*Fluctuat*, p. 49s., p. 321.

²⁴Wikipédia ,«Ida von Bodelschwingh»; <https://www.Frauenruhgeschichte.de>

²⁵*Fluctuat*, 53. Ce texte ne mentionne pas des références à l'auteur de cet article ni à la date de ce numéro de *Das Schiffelein Christi*.

Juste après cette guerre, entre le 18 mars et le 28 mai de l'an 1871, la Colline se trouva au milieu de la guerre civile entre les « communards » et les troupes du gouvernement. Le parc des Buttes-Chaumont servit de camp de base à cette révolte et au mois de mai de cette année la colline fut complètement enfermée par des barricades.



Texte sur la grille du parc des Buttes-Chaumont

Dans le petit Journal il est écrit :

Jour et nuit les balles se croisaient au dessus de la Colline et plusieurs tombèrent sur la colline (...) Nous dûmes nous enfuir et nous réfugier dans la petite maison au pied de la colline où nous étions un peu protégés grâce à la présence des grandes maisons autour de la

*Colline (...) Après cette bataille les nombreux corps dans la rue nous montrèrent la violence de cette bataille. Mais les bâtiments de la colline restèrent intacts.*²⁶

Dès le début, donc déjà avant ces événements dont nous avons parlé, Bodelschwingh aimait citer dans ses écrits le proverbe latin *fluctuat nec mergitur*, qui se trouve sur le blason de la ville de Paris avec l'image d'un bateau à voile : « Il est battu par les flots, mais ne sombre pas ». Cela s'applique non seulement à la ville de Paris, mais surtout aux événements turbulents sur la colline en cette période ! Voici le titre du petit Journal de la Mission allemande sur la colline, *Das Schifflin Christi*, « Le petit bateau du Christ ».



Blason de Paris et Titre du Journal

Quelques années après ces événements bouleversants, les relations entre La France et l'Allemagne s'étaient améliorées peu à peu et les Allemands qui avaient quitté la Colline à cause de la guerre purent y revenir.²⁷ Sur la Colline se trouvait la seule école allemande à Paris, jusqu'au début de la première guerre mondiale. Mais la présence des Allemands sur la Colline n'était pas toujours appréciée par le peuple français. Et on n'avait pas oublié que la

²⁶ Ibid., 54. Cf. ci-dessus, n. 25.

²⁷ Ibid., 59.

plupart des Luthériens étaient d'origine allemande.²⁸ Il arriva parfois que, au début du XXe siècle, après le culte du dimanche sur la Colline, les fenêtres des maisons dans la rue s'ouvraient et on pouvait entendre des cris comme : « sales boches ! ».²⁹ Dans le milieu luthérien de Paris la guerre avec l'Allemagne avait ses effets sur les relations entre les Français et les Allemands. Beaucoup de Luthériens français voulaient se distinguer de leurs coreligionnaires allemands, pour ne pas devenir la cible des sentiments anti - allemands qui se manifestaient dans tout le pays. En conséquence la partie francophone de la Mission fut séparée de la Mission allemande et elle continua sous le nom de « Mission Intérieure ».³⁰ Parmi les Luthériens francophones se développait une tendance pour insister sur leur nationalité française. Friedrich von Bodelschwingh avait déjà joué un rôle important dans cette discussion sur la langue qui existait déjà avant ces événements politiques. Il défendait l'usage de la langue allemande dans les églises luthériennes à Paris. Mais il ne voulait pas s'opposer à l'usage de la langue française, car il se rendait compte qu'inévitablement la nouvelle génération s'assimilait à la culture française.³¹

Cette discussion est intéressante, car on va voir exactement le même problème chez les émigrés russes qui arriveront à Paris après 1918. « L'histoire se répète ». Au début ils vivaient en vase clos, avec des écoles et églises russophones, et des journaux écrits en russe. Mais la jeune génération va de plus en plus s'intégrer au milieu français. Cependant, jusqu'à aujourd'hui il est resté chez beaucoup parmi cette nouvelle génération un désir de garder la langue russe et de la transmettre à leurs enfants. Le slavon est toujours utilisé dans plusieurs paroisses pour la célébration de la liturgie, parfois en combinaison avec la langue française. L'histoire de la Colline est vraiment une histoire d'émigrés et d'immigrants : d'abord les Allemands et ensuite les Russes, confrontés aux mêmes problèmes.

En août 1914 la vie des Allemands en France change brusquement, les églises et institutions allemandes sont fermées. En octobre de la même année toutes les propriétés allemandes et autrichiennes sont confisquées par le gouvernement. Cela signifie aussi la fin de la présence allemande et luthérienne sur la Colline..., pour accueillir, exactement dix ans après, les émigrés orthodoxes de la Russie.³² Et « l'histoire se répète » encore d'une autre façon. Comme avant, la vie sur la Colline sera centrée sur deux axes, le culte ou la célébration liturgique, et l'éducation, cette fois l'enseignement de la théologie orthodoxe. Et ces deux axes sont toujours visibles dans la construction de ce bâtiment : en haut l'église, et en bas les salles de classe. Mais l'histoire ne reste jamais immobile, et elle se développe au cours des temps. Depuis quelques années les cours de l'Institut Saint-Serge ne sont plus enseignés dans les salles de classe sous l'église, mais ils sont offerts en ligne, pour faciliter l'accès à l'Institut

²⁸ibid., 55.

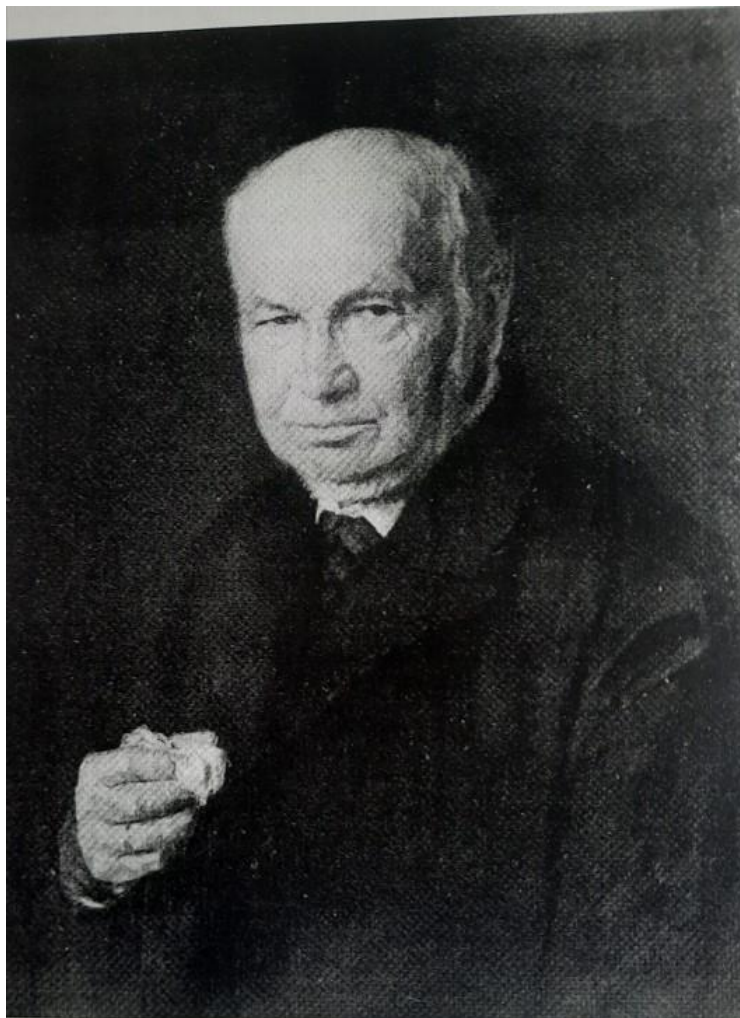
²⁹ibid., 69.

³⁰ibid., 55s.

³¹ibid., 51s, 234, 273.

³²ibid., 81.

pour les étudiants qui habitent dans leur majorité à l'étranger. Cependant, l'Institut reste toujours lié à la Sainte Colline, où les offices liturgiques continuent à être célébrés dans ce saint temple. La mémoire de son fondateur, Friedrich von Bodelschwingh n'est pas oubliée : son image se trouve toujours sur le mur de la salle sous l'église, presque comme une icône !³³



Le vieux Friedrich von Bodelschwingh

Dans le milieu de l'Eglise protestante allemande, notre respect pour le fondateur de la Sainte Colline et son église est toujours apprécié, comme il est écrit dans le livre sur l'histoire de l'Eglise allemande en France et à Paris : « La paroisse et l'Institut Saint-Serge ont toujours gardé et respecté l'héritage allemand, en particulier le souvenir de Friedrich von Bodelschwingh. Les visiteurs allemands ne pensent pas seulement au passé, mais se laissent

³³*Fluctuat*, 380: «Bodelschwingh wird mit einem Bild weiterhin geehrt–sowie es einem Ortsheiligen gebührt, selbst wenn er evangelisch war ».

entraîner par la beauté et la puissance des offices liturgiques orthodoxes ». ³⁴

Dans le même esprit, rendons hommage à la famille Bodelschwingh, qui a refusé l'offre des occupants allemands de leur restituer la Colline, en disant d'être heureuse du fait que « leur colline » reste un lieu de prière et d'éducation.³⁵

Ainsi la prophétie révélée à Friedrich von Bodelschwingh quand il est monté sur la colline pour la première fois, s'est accomplie pour la deuxième fois : *Cette colline appartient au Seigneur !*

³⁴Ibid., 300.

³⁵Cette histoire a été racontée par Mikhaïl Mikhaïlovitch Ossorguine (1887-1950), le premier chef de chœur et psaltiste de la paroisse Saint-Serge, et enseignant des rubriques liturgiques à l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge.